

# **nouvelles du rallye ardillères**

**pierre de roualle**

Lors de notre dernier laisser-courre à Montargis, nous rendîmes à la curée un ultime hommage à cette forêt en lui sonnant nos « Adieux à la forêt de Montargis » (la fanfare de l'équipage). Cette forêt qui n'oubliera jamais les exploits de mon grand-père et d'Hubert, puisqu'ils y prirent, en 1937, 52 chevreuils sur 54 sorties. Quant à nous, si les nôtres furent plus modestes, les récris qui y retentirent resteront à jamais gravés dans nos mémoires. Mais maintes raisons nous poussaient à quitter cette bien jolie forêt, et... nous nous devions de retourner aux sources premières : les bois d'Ardillères nous appelaient !

En mai 1975, La Brindille, alors second, devient piqueur et emmène une partie des chiens pour se diriger vers la Nièvre ; une partie seulement, puisque quelques chiens sont laissés, afin que le Rallye Montardillères puisse se monter. Nous voilà donc au début de l'été, La Brindille, qui soigne très bien nos chiens et notre fidèle palefrenier, Daniel, plus rayonnant que jamais, s'installent au Charmois. Le Comte Marc von Pollier devient alors maître d'équipage associé.

Mi-septembre, l'équipage se déplace dans les Landes pour y commencer la saison. Nous ne pouvons, en effet, chasser dans le Nivernais avant Noël : les Charolais désapprouvent la visite de nos « noirs et blancs » dans leurs prés. Là-bas, le chenil est situé au cœur de la forêt landaise, à Onesse exactement, pays natal de ma mère, ainsi que d'ailleurs celui d'Hubert Colladant, puisque son père servait autrefois les chiens d'un équipage de lièvre onnois : celui de M. de Vaugelle.

Quelle merveille que ce pays où les gens ne savent que sourire et être aimables, où rien n'est un problème, surtout quand il s'agit de chasse ! C'est un pays de pins, toujours des pins, avec des sous-bois couverts de brandes, de fougères, d'ajoncs. Si les arbres y sont de moins en moins résinés, cette forêt a gardé tout son charme : d'immenses étendues à perte de vue ; à divers endroits se sont implantés des champs de culture qui ne retirent rien à l'aspect sauvage. Le terrain, très accidenté, est parsemé d'obstacles

de toutes sortes : des ruisseaux enfoncés entre deux bords abrupts, recouverts d'une végétation si dense qu'ils deviennent infranchissables, d'immenses enceintes enfouies sous un rempart d'ajoncs inaccessibles pour les chevaux et bien difficiles pour les chiens ; de grands pare-feux quadrillent la forêt et quelques chemins, ou pistes, relient les métairies entre elles. Si le sol sablonneux semble un avantage pour le revoir, c'est bien souvent une importante source d'erreur tellement il y a de vol-ce-l'est. Beaucoup d'animaux donc, à croire que les troupeaux de moutons ont été remplacés par des chevreuils !

Pour attaquer, il suffit de lâcher les chiens et de compter jusqu'à dix ! Fini le temps de faire le bois, le rapport durerait trop longtemps !

Les chasses sont à la fois dures, à cause du change, et merveilleuses, parce que le dépaysement y est total. Quand nos déceptions de veneurs prennent trop d'importance, il suffit de regarder le paysage avec un peu plus d'attention et le moral revient bien vite. Il n'y a d'ailleurs rien de tel que ce pays pour calmer sérieusement un tempérament chaud... sans pour cela le goûter complètement...

Mais notre grande difficulté est notre inexpérience sur ce territoire si particulier : y chasser les trois premiers mois ne suffit pas pour s'organiser complètement. En tous les cas, les nombreux équipages landais, plus chaleureux les uns que les autres, en particulier celui de M. Edouard Cruse — qui, avec ses fils, a monté un équipage aussi sympathique qu'efficace — y réussissent ; j'espère que notre tour viendra bientôt !

Vers Noël, l'équipage plie bagage pour se réinstaller à Moulins-Engilbert. Là, les chasses sont différentes : davantage de plaines entourées de haies, de nombreux boqueteaux servant de traits-d'union à de gros massifs forestiers. Là encore, bon nombre d'animaux. Nous allons également en déplacement dans l'Allier : partout de bons territoires et à chaque fois, quelle hospitalité !

Voilà donc quelques nouvelles de notre équipage et j'aimerais pour finir vous raconter une chasse, dont le souvenir m'est particulièrement resté.





Mon père, obligé de s'absenter un samedi, me fit l'honneur de me passer le fouet pour la journée. C'était début octobre. Il faisait encore chaud et nous avons décidé d'attaquer au petit jour. Dominique Cruse et quelques amis étaient des nôtres. A cheval, La Brindille, mon cousin Guillaume Clavel et un de mes amis, Jean Eude Mory... Nevers et Oranie ont connaissance et rapprochent une voie ; très vite un joli récri. Dominique Cruse sonne le chevreuil de Bourgogne. Le train est d'enfer. Les bien-aller retentissent à tout propos ; au bout d'une demi-heure, les chiens tombent en balancé dans un champ de maïs. J'oublie de vous préciser la directive que m'avait laissée mon père : « Laisse faire les chiens, Pierre, tu m'entends, laisse faire les chiens » (avec dans la voix une certaine insistance...). Je laisse donc les chiens tranquilles. A bon escient, puisque Néron rempaume une voie un peu plus loin. Catastrophe : avec La Brindille, nous voyons deux chevreuils et décidons, perplexes, de laisser faire. Daniel nous assure que les chiens sont derrière notre brocard. Guillaume en profite pour nous sonner un joli bien-aller. Le train va vite, si vite que Daniel nous rappelle à l'ordre : « Ne cassez pas la mécanique » nous dit-il... Mais tout marche trop bien ; l'animal se dirige vers la nationale 10 et la longe.

Quelques animaux bondissent, mais les chiens foncent comme si de rien n'était. Nous arrivons dans une grande coupe, le soleil commence à poindre et à faire disparaître la rosée ; les chiens tombent en défaut et emmènent une voie mollement ; tout d'un coup relancé à vue — La Brindille le juge bien bousculé, mais hélas son cheval déferre un peu plus loin. Notre animal ne prend plus que les pistes.

Il reprend encore un peu d'avance, mais les chiens en veulent plus que jamais et traversent une grande plaine ; puis, de nouveau, regagnent une enceinte débroussaillée ; la chasse bute au ruisseau de Cap-de-Pin et les chiens ramènent une voie jusqu'à une petite plantation de pins. De nouveau balancé. Guillaume va faire le vol-ce-l'est à droite, moi à gauche. Et tout à coup, Saubadou et Rambuché se récrient, puis Quinive, Quenotte, Ravissante, Tambelle... tous, sur place et à des endroits différents. Plus question de voir un vol-ce-l'est ; nous bouillonnons intérieurement...

De nouveau, silence, et puis notre vieux Néron semble s'intéresser plus particulièrement à une connaissance. Il crie, les autres viennent à lui et... Taïaut ! Notre brocard fait un bon énorme, mais Quêteur le rappelle à l'ordre et c'est l'Hallali. Je crois que je n'en sonnerai jamais un autre avec autant d'enthousiasme. Nous fîmes la curée au chenil, les honneurs furent faits à Dominique Cruse. Ensuite, les bienfaits de Bacchus nous transportèrent auprès de Saint-Hubert, pour atterrir dans les bras de Morphée... Ce qui s'est passé après la curée, j'ai du mal à m'en souvenir ; je me souviens seulement que nous nous sommes tous retrouvés au chenil sur le banc, au milieu des chiens !...

P. R.

